

Cinquième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Is 58, 7-10 ; 1 Co 2, 1-5 ; Mt 5, 13-16

L'Évangile d'aujourd'hui pourrait nous surprendre. Effectivement, très bientôt, le mercredi des cendres, nous entendrons l'invitation du Seigneur à nous rendre dans la pièce la plus retirée, à fermer la porte et à prier le Père qui est présent dans le secret (cf. Mt 6, 6). Appel bien différent des propos d'aujourd'hui, qui nous exhortent, semble-t-il, à nous mettre en évidence et à briller devant les hommes. Alors, Notre Seigneur se contredirait-il ? Non, bien sûr, ce qui nous invite à chercher plus attentivement ce que veut nous dire le Christ dans l'Évangile d'aujourd'hui.

Quelle est cette lumière que nous sommes appelés à rayonner ? Quel est ce sel qu'il faut soigneusement conserver, de crainte qu'il ne perde sa saveur ? Cela, nous le savons presque intuitivement, et la Tradition chrétienne ne se lasse pas de le redire : le sel, la lumière, c'est notre foi, notre vie de prière, notre méditation assidue de l'Écriture ; c'est notre vigilance, nos bonnes œuvres. En un mot, comme le disait un sage chrétien de Perse du IV^e siècle, le sel et la lumière ne sont que la continuation des béatitudes, ces béatitudes que nous avons entendu proclamer dimanche dernier. Le danger de la vie chrétienne serait alors de négliger ce trésor que Dieu nous a confié, de le négliger par une vie insouciant, oublieuse, et finalement coupable. Saint Jérôme l'énonçait déjà : le sel devient fade à cause de nos péchés.

Mais il est toutefois un autre danger, peut-être plus redoutable car moins manifeste. Cela consisterait à mener une vie chrétienne assurément correcte, propre, mais limitée à une honnêteté bienséante et... très mondaine. Cela consisterait à fuir, certes, les égarements corrupteurs, mais sans chercher à approfondir les trésors de vie divine que Dieu a enfouis dans mon cœur le jour de mon baptême. Cela consisterait à me tenir sans doute loin de chutes graves, mais non des séductions du monde, de ses ensorcellements – de ses divertissements, dirait Pascal. Cela consisterait, finalement, à mettre la lampe de ma foi sous le boisseau, à renoncer à déposer la saveur exigeante du sel de l'Évangile dans le quotidien de mon existence.

Oui, ce danger est grand de renoncer tacitement, en se donnant bonne conscience, à suivre jusqu'au bout le Christ sur la voie de la sagesse. Voilà bien ce que veut dire notre Évangile lorsqu'il évoque le danger du sel qui devient fade. La traduction française a ici bien du mal à rendre l'original grec, volontairement provocateur, et que l'on pourrait traduire ainsi : « Si le sel devient fou ». Le latin de la Vulgate, que nous avons chanté ce matin dans l'antienne du *Benedictus*, est sans doute plus proche du grec : « quod si sal evanuerit, que l'on pourrait traduire : « si le sel devient vain.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, de vanité, de l'égarement si regrettable de ne pas vouloir suivre le Christ par peur, par indifférence, par insouciance, par paresse de s'engager dans la voie de la sainteté. Les premiers chrétiens n'étaient-ils pourtant pas appelés les disciples de la voie ? Saint Paul, dans la deuxième lecture, encourage les Corinthiens à fonder leur vie non pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Et comme le proclamait saint Augustin : « Tu étais en moi, Seigneur, tandis que je te cherchais au-dehors, dans les beautés créées [...] Mais tu m'as appelé et tu as rompu ma surdité ; tu as jeté ton éclat et ta splendeur et tu as chassé mon aveuglement ; tu as jeté tes parfums, et voici que, spirituellement, je me suis mis à te respirer, à te goûter, à avoir faim et soif de toi ; tu m'as touché, et je me suis enflammé dans la jouissance de ta paix¹ ».

Être le sel de la terre ou la lumière du monde ne consistera, dès lors, qu'à refléter la lumière du Christ vivant en nous, et pour cela – comme l'expliquait le grand mystique Jean Ruysbroeck – à désencombrer notre cœur de tout ce qui pourrait le distraire inutilement, à acquérir une authentique liberté intérieure et à savoir sentir notre union à Dieu. Voilà assurément la vie, la vraie vie, la vie vivante dont parlait Dostoïevski dans son roman *l'Adolescent* : « Je sais seulement que cela doit être quelque chose de terriblement simple, le plus ordinaire, quelque chose qui saute aux yeux, de chaque jour et de chaque minute, et de si simple que nous ne croyons pour rien au monde que ce soit aussi simple et, bien entendu, nous passons à côté depuis de nombreux millénaires sans le remarquer et sans le reconnaître ».

Amen.

¹ SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, livre X, chapitre 27.